



HAL
open science

De la posture à la conscience ironique : discours narratif de Karl Marx

Zofia Mitosek

► **To cite this version:**

Zofia Mitosek. De la posture à la conscience ironique : discours narratif de Karl Marx. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2009, Ironie Contemporaine, 8, p. 63-74. hal-02174993

HAL Id: hal-02174993

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02174993>

Submitted on 5 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ZOFIA MITOSEK

Université de Varsovie

Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV)

DE LA POSTURE À LA CONSCIENCE IRONIQUE : DISCOURS NARRATIF DE KARL MARX

Ce texte traite des « questions intempestives »¹. Comme cela ne fait pas longtemps que le régime communiste a pris fin dans mon pays, des sujets tels que le discours de Marx ou le discours sur Marx nous font tourner la tête. J'ai pourtant relevé ce défi parce que je me suis intéressée au rôle de l'ironie dans le discours historique, au rôle de l'ironie sous toutes ses formes, en tant qu'outil de critique et en tant que moyen de persuasion, mais aussi en tant que vague dynamique qui remet en question toute autorité.

Commençons donc par renverser les autorités. Philippe Sollers dans ses *Mémoires* écrit :

Je lis un reportage sur la Chine actuelle et son tourbillon gigantesque. Il paraît que la demande en psychanalyse ne cesse d'augmenter chez les Chinois stressés, premiers Asiatiques mordus de l'intérieur. La journaliste se demande si, après « oncle Marx » l'empire du Milieu ne va pas aller vers « oncle Freud ». Il oublie « l'oncle Nietzsche », dont l'heure ne semble pas toujours venue. Je me tâte : ne serait-il pas opportun que j'ouvre un cabinet d'analyste à Pékin ?²

Si Karl Marx avait lu ces paroles, il se serait certainement retourné dans sa tombe. Le père du communisme réduit au rôle de bon tonton du prolétaire chinois ! Pire – le chef spirituel de la classe ouvrière dans le rôle de l'oncle consolateur aux côtés de Freud et Nietzsche... Cette déprimante proximité détruit l'ethos de la révolution et met son Père dans la position de l'objet de l'ironie. Ce père, Marx, qui avec autant d'humour ironisait en se moquant de ses contemporains, celui qui était capable de trouver pour les grandes idées de Hegel le contexte suivant :

¹ Cette expression provient de l'avant-propos de Marx dans la deuxième édition de *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* : « Un libraire allemand à prétentions extrêmement radicales, à qui je proposais d'en assurer la vente, se montra profondément choqué devant cette "exigence intempestive" ». Le texte de l'ouvrage cité d'après : Karl Marx, *Oeuvres. IV. Politique*, édition établie, présentée et annotée par Maximilien Rubel, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 431. Nous mettons les numéros des pages citées dans notre texte.

² Ph. Sollers, *Mémoires. Un vrai roman*, Paris, Plon 2007, p. 313.

La critique de la religion s'achève par la leçon que l'homme est, pour l'homme, l'être suprême, donc par l'impératif catégorique de bouleverser tous les rapports où l'homme est un être dégradé, asservi, abandonné, méprisable ; ces rapports, on ne saurait mieux les rendre que par l'exclamation d'un Français à l'annonce d'un projet d'impôt sur les chiens : pauvres chiens ! On veut vous traiter comme des hommes !³

Regardons plus attentivement le style de « tonton » Marx ainsi que son involontaire cécité qui l'a empêché de prévoir les conséquences épistémologiques de son « ironie mordante »⁴. De prévoir que sa façon scientifique d'interpréter les événements de l'histoire puisse devenir – de la même façon que lui-même dans le rôle de tonton – un des moyens possibles d'interpréter les événements de l'histoire.

Il s'agit d'une série d'articles écrite au printemps 1852 sous le titre *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. La satire et la critique se mêlent dans ce texte à une ironie subtile, assaisonnée à la sauce de l'intertextualité qui fait que la brochure marxiste est un défi permanent pour le lecteur, un dialogue autant politique qu'intellectuel.

En nous concentrant sur les mécanismes de l'ironie en tant que procédé argumentatif dans la lutte politique, nous aborderons leurs trois réalisations. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur les métaphores péjoratives présentes en abondance dans le texte. Dans un deuxième temps, nous démontrerons comment l'ironie rhétorique est accompagnée par l'ironie en tant que mention, où l'écho répercute autant le verbiage social de son temps que les passages hautement littéraires. Dans un troisième temps, nous réfléchirons aux différents usages de l'ironie verbale qui coexistent dans une interprétation des événements français en termes théâtraux, concentrés autour de la notion de farce⁵.

1.

Tout d'abord, il faudrait construire la communication, fondée sur l'ironie conçue de manière aussi large. La brochure de Marx avait pour but l'information sur le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Elle a été écrite à Londres, publiée à New York et est passée en contrebande en France et en Allemagne. Son objet paraît clair : présenter l'histoire de France entre 1848 et 1851. La cible du pamphlet paraît claire aussi : un prince, président insubordonné qui se proclamera bientôt Empereur. Mais, comme nous allons le voir, il n'est pas la cible unique de ce

³ K. Marx, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel, Oeuvres. III. Philosophie*, p. 390. L'italique de Marx.

⁴ Les amis de Marx parlaient de l'ironie mordante du jeune philosophe.

⁵ Dans cette partie je suis la voie frayée par Marc Angenot et Darco Suvin présentée dans article « L'implicite du manifeste : métaphores et imagerie de la démystification dans le "manifeste communiste" ». *Etude française*, 16/3-4.

pamphlet. Quant au destinataire du texte, nous allons le définir après avoir procédé à une approche plus précise du style du *18 Brumaire*...

Commençons par les métaphores comiques. En voici un exemple :

Lorsque, sans cesse invoqué et conjuré par les contre-révolutionnaires, le « spectre rouge » apparaît enfin, il ne se présente pas coiffé du bonnet phrygien de l'anarchie, mais dans l'uniforme de l'ordre, en pantalon rouge (462).

Cette évaluation ironique rappelle les topos du spectre qui, dans le *Manifeste du parti communiste* de 1848, hantait toute l'Europe. Le communisme du *Manifeste* est devenu l'objet de la satire dans la brochure *Le spectre rouge 1852*⁶, dont l'auteur, André Romieu, était préfet de police. Deux expressions, deux textes, deux idéologies se superposent comme dans un palimpseste dont le sens n'est pas difficile à deviner : l'armée française portait des pantalons rouges. Toutefois la densité sémantique de l'énoncé ne s'épuise pas dans le comique ; en se référant à la brochure policière, Marx souligne le chemin qui conduit du grotesque au drame. L'ethos de l'ironie joue sur les références dont dispose le lecteur, le sens comique cache un sérieux qui n'est clair que pour certains : les journalistes, les historiens, les intellectuels et, avant tout, les hommes politiques. Ce sont eux que Marx met en garde en se moquant du pouvoir policier. Certains passages visent plus directement les hommes politiques :

*Changarnier fit connaître aux chefs du parti de l'ordre cette déclaration de décès, mais qui peut croire que la morsure des punaises soit mortelle ? Et le Parlement, si battu, si décomposé, si moribond qu'il fût, ne pouvait se résoudre à voir dans son duel avec le chef grotesque de la Société du 10 Décembre autre chose qu'un duel avec une punaise (505-506)*⁷.

Là aussi, le procédé de dérision se fait sur plusieurs niveaux. Bonaparte la punaise est une créature méchante, mais non pas menaçante ; quelqu'un que l'on surnomme de cette manière n'est pas digne d'intérêt. L'ironie fonctionne ici en tant que mention d'un discours préalablement tenu par quelqu'un d'autre, elle reflète l'opinion publique qui s'exprime à travers les invectives prononcées par des députés et reprises – avec un plaisir particulier – par Marx. Ce n'est pas l'objet des injures qui est soumis à la dérision, mais les sujets les énonçant, c'est-à-dire les partis politiques perdus dans d'astucieuses manipulations du futur empereur, ce que Marx commente en citant Esope :

Mais Bonaparte répondit au parti de l'ordre comme jadis Agésilas au roi Agis « Je te parais une fourmi, mais un jour je serai lion » (506).

⁶ L'ouvrage d'A. Romieu, ancien préfet de Police, était très lu pendant la campagne bonapartiste en vue des élections présidentielles prévues pour le mois de mai 1852. Voir, Note de M. Rubel, p. 1366.

⁷ Il s'agit du projet de dissolution de l'Assemblée Nationale.

Ces passages prouvent que Marx change de cible de la dérision en cours d'écriture : à la place de Bonaparte, l'auteur se moque de ses ennemis, destinataires potentiels du texte. En fait, l'image moqueuse du président est mise en question à cause des sujets qui la construisent. Ce renversement crée l'ironie profonde du texte : la dérision tournée en dérision s'annule et, par conséquent, la vision de l'usurpateur, quoique péjorative, n'est pas nécessairement ironique⁸.

Un cliché, un élément du langage de l'opinion publique (*doxa*), est présenté par Marx dans un langage des para-doxes. Ces paradoxes se fondent sur des mécanismes rhétoriques, comme l'antithèse et le chiasme :

La période que nous avons devant nous offre le mélange le plus hétéroclite de craintes antinomiques : des constitutionnels qui conspirent ouvertement contre la Constitution ; [...] une agitation vaine et confuse au nom de la paix civile, des homélies solennelles en faveur de la paix civile au nom de la révolution, passion sans vérité, vérités sans passion, héros sans actions héroïques, histoire sans événements ; [...] Hommes et événements paraissent comme des Schlemihl à rebours, des ombres qui ont perdu leur corps (461).

Et dans le dernier chapitre :

La bourgeoisie avait fait l'apothéose du sabre ; et le sabre la domine. Elle avait anéanti la presse révolutionnaire, et sa propre presse est anéantie. [...] Elle avait imposé l'état de siège, et l'état de siège lui est imposé (527).

Les antithèses se transforment en oxymores et le procédé de la mention (idées reçues, lieux communs, verbiage politique) passe en discours indirect libre, rendu comique par le polyptote. L'argumentation concerne les combats pour conquérir l'âme du peuple :

Les démocrates admettent qu'une classe privilégiée leur fasse face, mais eux, avec tout le reste de la nation qui les entoure, ils forment le peuple. Ce qu'ils représentent, c'est le droit du peuple, ce qui les intéresse, c'est l'intérêt du peuple. Lorsqu'un combat est imminent, ils n'ont donc pas besoin d'exterminer les intérêts et les positions des différentes classes [...]. Il leur suffit de donner le signal, et le peuple se rue avec toutes ses ressources inépuisables sur les oppresseurs. Mais, si au cours de l'action, leurs intérêts se révèlent inintéressants et leur puissance impuissante, la faute en est soit aux pernicieux sophistes qui divisent le peuple indivisible en plusieurs camps adverses, soit en armée... (471).

⁸ Toutefois, sa vérité résulte de la haine profonde de Marx envers cet homme ; d'ailleurs, le texte *Le 18 Brumaire* est encombré d'injures directes, comme *imbécillité astucieuse d'un seul individu, caprices d'un flibustier* (461). Dans certaines interprétations, on dit même que Marx dans son pamphlet prend partie de Louis Bonaparte. Voir F. R. Levi *Karl Marx histoire d'un bourgeois allemand*, Grasset, Paris 1976, s. 356. L'ironie voulait que l'empereur ridiculisé par Marx donne aux Français le droit de grève et de regroupement en syndicats.

Philosophe et connaisseur des belles lettres, il applique sans cesse des jeux intertextuels. Il fait allusion à la nouvelle de Chamisso *La Merveilleuse Histoire de Peter Schlemihl* (1824). « Fille de l'Elisée » (497), dans l'*Hymne à la joie* de Frederick Schiller, c'est une loterie de voleurs, inventée par le palais présidentiel. L'allusion à Shakespeare sert à mettre à nu l'hypocrisie des royalistes :

Richard III avait assassiné Henri VI en faisant remarquer que, trop parfait pour ce monde, sa place était au ciel. Eux (les royalistes – Z.M.) déclaraient que la France était trop mauvaise pour avoir de nouveau ses rois (508).

Le réemploi du texte littéraire est accompagné d'une multitude d'expressions françaises dans un texte écrit en allemand. Parfois, le français sert à tourner en dérision des paroles politiques. Par exemple, lorsque Guizot définit le coup d'état du 2 décembre comme étant : « *le triomphe complet et définitif du socialisme* ». A son tour, l'expression « *baïonnettes intelligentes* » vient du discours du général Changarnier, qui nomme de cette manière l'opposition de l'armée contre les abus du président. « *Calme majestueux* » signifie une soumission aveugle à la contre-révolution, et les cris « *Vive le Napoléon, vive le saucisson* » désignent la corruption à laquelle l'usurpateur a recours. Pourtant, les citations françaises jouent un autre rôle que les procédés intertextuels. Dans les paroles en allemand, l'utilisation d'une expression en langue étrangère indique la particularité de l'objet (la France). Toutefois, le sens de l'expression change, sa connotation s'enrichit par le procédé de la défamiliarisation. De même que les allusions littéraires ont compromis le sujet de l'énoncé, de même la « francité » tourne en dérision la parole des politiciens français, dans un pays facétieux.

Ce bruit du langage, dialogues, allusions et mentions, s'accompagne de la narration sur les événements historiques, faite en termes théâtraux. Se référant à la maxime de Hegel, selon laquelle les grands événements se répètent, l'auteur ajoute que la répétition de la tragédie devient une farce.

La farce est un genre d'intermède, une représentation moqueuse intervenant à l'entracte de la tragédie. Cette référence décide du ton de l'ensemble. Marx décrit quelque chose qui, selon lui, devrait avoir un caractère momentané, court, qui devrait fonctionner comme une pause dans le drame de l'histoire. L'introduction du texte devient donc un diagnostic : son auteur croit que le viol politique touchera bientôt à sa fin, que le peuple, la nation, les classes ne le supporteront pas, et que la révolution éclatera bientôt⁹.

⁹ C'est Engels qui s'est préparé à cette révolution en étudiant des œuvres militaires. Un extrait, exclu de l'édition de l'année 1869, était le signe révélateur de cette conviction : « En désespérant de la restauration napoléonienne, le paysan français abandonnera la foi en sa parcelle, tout édifice d'Etat érigé sur cette parcelle s'écroulera et la révolution prolétarienne obtiendra le chœur sans lequel son solo devient un chant funèbre dans toutes les nations paysannes » (1377).

Ainsi, les séances de l'Assemblée Nationale rappellent les scènes d'une représentation théâtrale : pendant que le public regarde la pièce principale, ont lieu dans les coulisses les délibérations que le parti de l'ordre, jouant jusqu'alors dans des théâtres amateurs, introduit sur la « scène publique »¹⁰. La constitution de février comporte des « articles mélodramatiques » (453), renversés sans problèmes par Bonaparte. Le drame possède « les actes suivants » (526), et les comportements soi-disant *Montaigne*, c'est une « ouverture éclatante »¹¹. (470). Entre temps, l'usurpateur organise un « spectacle sérieux » : en se déguisant en son oncle, en étant son « substitut », il gagne¹².

Le drame de l'histoire devient l'ironie de l'histoire¹³. Il est remplacé par l'intermède de la farce. Ce qui ne veut pas dire que le drame n'ait plus lieu. En le décrivant comme une farce, Marx n'oublie pas pour autant son contenu. Contrairement à un public hébété qui se laisse séduire à la fois par les comédies des républicains ainsi que par les artifices de Bonaparte, Marx veut être le commentateur du spectacle de l'histoire. Il a percé le sens des événements qui a été défini par un renversement ironique. L'abolition de la monarchie d'Orléans et les élections universelles, le plus grand succès des démocrates dans la révolution de février 1848, se sont retournées contre eux, la nation a choisi un président grotesque. De plus, à l'occasion du référendum après le 2 décembre 1851, lorsque le président donne une chance à la classe sociale complètement ignorée par les hommes politiques de l'opposition, à savoir les paysans toujours fidèles au mythe de Napoléon 1^{er}, il confirme le droit universel du vote. Comme dans une bonne pièce de théâtre, nous avons affaire à une intrigue fondée sur une péripétie¹⁴ qui change la direction et le sens des événements : les démocrates et la bourgeoisie progressiste voulaient bien faire, mais le résultat est mauvais. Les personnages tragiques se sont transformés en fous du roi à la cour. L'ironie devient ainsi un discours sérieux, même si sa poétique contient des significations puisant dans la farce.

2.

Comment se place celui qui, à l'aide de la farce, présente le drame de l'histoire, au moment où le drame devient l'ironie de cette histoire ? Interrogeons Marx sur son droit d'ironiser.

¹⁰ « Le parti de l'ordre représentait sur la scène publique, au lieu de les jouer, comme jusqu'alors, dans des théâtres des amateurs » (505).

¹¹ « *Ouverture éclatante* qui annonça le combat se perd en un grognement penaud dès qu'il doit commencer, les acteurs cessent de se prendre "au sérieux", et action s'affaisse telle une baudruche bien gonflée que l'on crève d'une pointe d'aiguille » (470).

¹² Un « tel escamoteur imaginant sans cesse des surprises, de garder les yeux du public fixés sur lui » (543).

¹³ « Quelle ironie de l'histoire » (472).

¹⁴ Dans le sens d'Aristote, voir *Poétique*, trad. B. Germes, Paris, Les Belles Lettres, 1997, chap. 11.

Le texte destiné à informer est écrit à la troisième personne du singulier ou du pluriel¹⁵. Son auteur est un écrivain typique du XIX^e siècle, capable d'un commentaire extrêmement élaboré. A l'instar d'un narrateur hétérodiégétique, par exemple Balzac, en commentant et en ridiculisant les comportements des personnages, il laisse planer son esprit au-dessus de leur univers. La différence est que l'univers romanesque de Balzac a été créé par lui-même, il raconte donc ce qui **pourrait avoir lieu** ; par contre Marx, dans son rôle d'historien a l'intention de rendre compte en détails de ce qui **a eu lieu**¹⁶.

Malgré ses prétentions au savoir universel, il est conscient du rôle que le langage accomplit dans la présentation du monde. En démasquant les jeux de Louis Bonaparte, il écrit :

La révolution sociale du XIX^{ème} siècle ne peut puiser sa poésie dans le temps passé, mais seulement dans l'avenir [...]. La révolution du XIX^{ème} siècle doit laisser les morts enterrer leurs morts, pour atteindre son propre contenu. Dans les premiers, la rhétorique dépassa le contenu, dans celle-ci, le contenu dépasse la rhétorique (440).

Son discours doit être un langage sans lieux communs ni phrases vides, un langage de vérité. Mais le discours de Marx dépasse le seul but d'informer, il a un caractère de persuasion, adressée tour à tour à la bourgeoisie à propos de laquelle il ironise, au prolétariat qui apparaît toujours dans ce texte entouré d'une auréole de sérieux et d'espoir, il est garant de la vérité, mais – ce qui est sûr – il ne lira pas ce texte. Pourtant, cette seconde adresse justifie la poésie malveillante de la première. Et l'auteur, en racontant ce qui a eu lieu, crée en réalité un nouvel univers, un univers de vœux pieux, et à l'instar du romancier, il raconte ce qui pourrait avoir lieu.

Il oppose la réalité qu'il décrit à l'idéal qui doit se réaliser avec l'aide entre autres de sa stratégie littéraire. Dans ce sens, on peut comparer son ironie à l'ironie de Voltaire : les deux rationalistes, en démasquant la faiblesse des ennemis, savent où est la raison. Pourtant l'ironie de Voltaire fondée sur l'implicite de l'antiphrase est différente de l'ironie explicite exposée dans les thèses de Marx. En citant les lieux communs du discours bourgeois, l'auteur *Du 18 Brumaire* les analyse aussitôt, instaure un dialogue avec eux, ou bien il les tourne en ridicule. Il n'emploie le discours indirect libre qu'en vue de la dérision. De ce fait, son ironie est plus proche du sarcasme que de l'antiphrase.

¹⁵ Son JE, la première personne, n'apparaît qu'à quelques reprises : une fois pour annoncer ce qui va suivre dans les autres parties. Mais on peut relever aussi une tentative de communication avec le lecteur : dans le sixième chapitre, Marx dit : « Loin de moi de nier que toutes ses circonstances ont fait périlcliter quelques branches d'industrie à Paris »... (517) ou son humble demande « Qu'on comprend bien. La dynastie des Bonaparte représente non pas le paysan révolutionnaire, mais le paysan conservateur » (534).

¹⁶ Voir la différence entre l'histoire et la poésie dans la *Poétique* d'Aristote, chap. 9.

Le sarcasme, c'est « l'ironie mordante ». Dans *La Sainte famille* (1845), Marx et Engels règlent leurs comptes aux « Critiques berlinoises » (Bauer, Edgar, Szeliga). En s'opposant à l'ironie non engagée, concentrée sur la conscience de soi, ils parlent de l'ironie combattante qui agit au nom de la passion. Dans la lettre à Feuerbach du 11 août 1844, qui commentait les intentions de *La Sainte famille*, Marx écrivait :

Pour elle (la critique berlinoise – Z.M.), la seule qualité humaine, c'est la conscience, ou la conscience de soi. L'amour, par exemple, est nié, car dans l'amour la bien-aimée n'est qu'un « objet ». A bas l'objet ! C'est pourquoi cette « critique » se tient pour seul élément actif de l'histoire. En face d'elle se dresse l'humanité toute entière, homme Masse, masse inerte dont la seule valeur est de servir d'antithèse à l'esprit. Le crime suprême, c'est donc, pour un Critique, d'avoir une sensibilité ou la passion : il faut donc qu'il soit un sophos ironique, d'une froideur de glace¹⁷.

Le 18 Brumaire... est donc une critique « sensible », concentrée sur l'autre. Dans son discours fervent et passionné, Marx ne voit pas sa propre conscience. Il ridiculise sans pitié les défauts et les inconséquences de ses ennemis. En parlant par exemple « des représentants littéraires de la classe », il se moque des journalistes bourgeois.

Elle croit au contraire que les conditions particulières de son émancipation sont les conditions générales offrant seules la possibilité de sauver la société moderne et d'éviter la lutte des classes (465).

Dans ce constat, il semble pourtant oublier que lui aussi reconnaissait les *conditions particulières* de l'émancipation du prolétariat comme étant les conditions générales de l'émancipation de l'homme.

La tension entre intention scientifique et persuasion fait que le discours *Du 18 Brumaire*, indépendamment de l'opinion apportée par l'auteur même, est inconsciemment idéologique. Dix ans plus tard, le rationaliste du XIX^e siècle a avoué dans une lettre personnelle :

Je n'oublie jamais que chacun de nous dépend des circonstances plutôt que de sa volonté¹⁸.

Si ses opinions et ses projets étaient le résultat de circonstances indépendantes de lui, ils pouvaient aussi bien avoir involontairement le même caractère illusoire que les brochures des idéologues ridiculisés. Ce que semble confirmer la réflexion autocritique concernant l'ouvrage *Idéologie allemande* :

¹⁷ *Oeuvres. III. Philosophie*, Notes de Rubel, p. 1324.

¹⁸ K. Marx à B. von Schweitzer, le 13 octobre 1868, voir l'introduction de Rubel au volume IV, p. LXXXII.

Nous résolûmes de travailler en commun à dégager l'antagonisme existant entre notre manière de voir et la conception idéologique de la philosophie allemande : en fait de régler nos comptes avec notre conscience d'autrefois¹⁹.

En revanche, si ses opinions et ses projets sont tournés vers l'avenir, ils sont dirigés par l'idéologie comme une superstructure qui sert à consolider (ou peut être à détruire) la situation de classe. Les vérités qu'il proclame sont donc conditionnées par une situation ou une perspective²⁰. C'est ainsi qu'une certaine aporie apparaît dans les brochures de Marx, une contradiction insoluble à laquelle lui-même est soumis.

Nous voici à présent arrivés à l'explication du titre de notre exposé. La posture ironique n'est autre que la position du sujet de l'énoncé, celui qui sait où se trouve la vérité et qui puise, dans ce savoir, ses allusions critiques ou seulement moqueuses. Elle fonde son discours sur l'autorité. En revanche, la conscience ironique est un mouvement permanent qui relativise les vérités, les dogmes et les slogans à caractère univoque, ainsi que les vérités du sujet relativisant. Vladimir Jankélévitch a écrit :

La conscience, c'est de dire : Aujourd'hui ou Ici, avec une nuance restrictive et en souriant des folles angoisses ou des prétentions insensées à l'ubiquité²¹.

Le philosophe du XX^e siècle a confirmé les thèses déterministes de Marx, en les complétant par un mélange de pluralisme et de relativisme, des postures bien étrangères au penseur du XIX^e siècle. Ainsi le déterminisme sert – paradoxalement – à élaborer la conception de l'ironie comme mouvement à faire tomber toutes les autorités. La foi en une seule vérité est remplacée par une multitude de vérités. Cette situation fait changer la posture de l'ironiste d'un dogmatique se moquant de ses ennemis en sujet de la conscience ironique.

Jankélévitch n'était pas un révolutionnaire. Son utopie de l'ironie qui sauve (bonne conscience) était dirigée contre chaque forme d'idéologie (fausse conscience) et contre chaque dogme. Ce type de pensée et ce type d'ironie n'ont pu apparaître dans les brochures de Marx. Dans la préface à la deuxième édition *Du 18 Brumaire* en 1867, il analyse d'autres récits sur le coup d'Etat du 2 décembre : les textes de Hugo et de Proudhon. Il n'hésite pas à pointer leurs

¹⁹ *Contribution à la critique de l'économie politique*, cit. après J. Attali, *Karl Marx ou esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005, p. 130.

²⁰ M. Rubel écrit : « L'homme politique Marx fut un produit de certaines circonstances historiques bien déterminées, inscrites dans la réalité avec un degré d'évidence tel qu'il suffit de s'y arrêter ne fut-ce que brièvement pour conclure à une sorte de fatalité », *op. cit.* L. XXXII. Cette aporie a une valeur plus générale, dans les autres théories : c'est la subjectivité de la vérité qui prend la place des déterminations historiques (Nietzsche, Freud).

²¹ V. Jankélévitch, *L'Ironie ou la Bonne Conscience*, Paris, Flammarion, 1967, p. 24.

erreurs²². Dans ses commentaires et ses allusions, l'ironiste du XIX^e siècle ne se doute pas un instant qu'il est lui aussi soumis à ce combat de langages. Rappelons-nous : le socialisme scientifique – parce que c'est ainsi que Marx va appeler ses théories – ne prend pas en compte ce qui s'était révélé bien plus tôt dans l'ironie romantique (évoquée pourtant par les critiques berlinois), ce que lui-même a suggéré dans la théorie de l'idéologie, et enfin ce que la pensée de la fin du XIX^e siècle a défini comme concept de la situation du sujet, de sa temporalité et de sa subjectivité²³.

C'est à l'aide des termes de la rhétorique qu'on peut décrire la relation entre l'idéologie et l'ironie. L'idéologie est une sorte d'antiphrase mais sans effet ironique ; pendant que l'antiphrase nous fait comprendre le contraire de ce qu'elle dit, l'idéologie nous dit une chose pour en cacher une autre. D'ailleurs, le plus souvent, conformément aux définitions de l'*Idéologie allemande*, l'idéologue dissimule derrière son langage quelque chose dont il n'est pas au fond conscient. On peut aussi attribuer cette inconscience à l'auteur *Du 18 Brumaire*²⁴.

On peut voir une certaine ironie du sort dans le fait que le philosophe qui, avec une incroyable clarté, soulignait les limites de la pensée des autres et qui remettait en question les fictions idéologiques, n'avait pas prévu que ses propres thèses allaient devenir elles aussi fictions. Mais cette forme de cécité était

²² Voir *Parmi les ouvrages qui, à peu près à la même époque, traitent le même sujet, deux seulement méritent d'être mentionnés : Napoléon le Petit, de Victor Hugo, et Le Coup d'Etat, de Proudhon. Victor Hugo se contente d'invectives amères et spirituelles contre l'auteur responsable du coup d'Etat ; l'événement lui-même lui apparaît comme un éclair dans un ciel serein ; il ne voit que le coup de force d'un individu. Il ne se rend compte qu'il le grandit au lieu de le diminuer... [...]. Proudhon transforme la construction historique du coup d'Etat en une apologie du héros du coup d'Etat. [...] Quant à moi, je montre par contre comment la lutte des classes en France créa des circonstances et une situation telle qu'elle permit à un personnage médiocre et grotesque de faire figure de héros (p. 431).*

²³ Il existe un certain paradoxe du fait que l'autodétermination de l'ironiste, son autoréférence a été remarquée par Joseph Proudhon, critiquée sévèrement par Marx. En 1850, dans *Confessions d'un révolutionnaire* Proudhon écrit : *Ironie, vraie liberté ! c'est toi qui me délivres de l'ambition du pouvoir, de la servitude des partis, du respect de la routine, du pédantisme de la science, de l'admiration des grands personnages, des mystifications de la politique, du fanatisme des réformateurs, de la superstition de ce grand univers, et de l'adoration de moi-même. [...] Tu apaises, par ton sourire, les dissensions et les guerres civiles ; tu fais la paix entre les frères, tu procures la guérison au fanatique et au sectaire. Tu es maîtresse de la Vérité, tu sers de providence au Génie, et la vertu, o déesse, c'est encore toi.*

Viens, ma souveraine : verse sur mes citoyens un rayon de ta lumière ; allume dans leur âme une étincelle de ton esprit ; afin que ma confession les réconcilie, et que cette inévitable révolution s'accomplisse dans la sérénité et dans la joie. Op. cit., après P. Schoentjes, Poétique de l'ironie, Paris, Seuil 2001, pp. 244-245.

²⁴ Voir P. Durand, « Occulte au fond de tous. Idéologie et sens littéraire commun », « Contextes », n° 2 « Idéologie en sociologie de la littérature », mis en ligne le 15 février 2007 ; <http://contextes.revues.org/documentm185>. Les relations entre la théorie de l'idéologie et la psychanalyse ont été étudiées par E. Fromm et H. Marcuse. Z. Freud dans *Nouvelles conférences sur psychanalyse* (1932) a abordé le problème du marxisme.

inévitables, puisque – comme disait Shakespeare – on ne peut pas voir ses propres yeux. Et répétons après Jankélévitch cette question insoluble :

Comment être causa sui – ce sujet qui est objet, cet agent qui est son propre patient, ce rieur qui est le risible ?²⁵

Slawoj Žižek a constaté que « l'individu soumis à une idéologie ne peut jamais dire de lui-même 'Je suis dans l'idéologie', il lui faut toujours un autre corpus de doxa pour distinguer sa 'vraie' position »²⁶. Cet autre corpus, ce sont les écoles philosophiques de soupçons du XX^e siècle.

La philosophie de Nietzsche, la pensée de Freud – le perspectivisme, la psychanalyse, la sociologie de la connaissance – tout ce vacarme « postmarxiste » de pensées humaines a remis en question des vérités et des convictions ardentes ; il a révélé les grands intellectuels comme étant des individus non seulement ironisant mais ironisés. Ou plutôt – selon les inspirations de Marx – ceux qui non seulement dévoilaient les limites individuelles de la vérité mais qui y étaient soumis eux-mêmes. Parce que l'aporie, présente dans les écrits de Marx, a une valeur universelle : chaque sujet parlant, aussi bien l'idéologue que celui qui démasque l'idéologie (inconscience, volonté de puissance), est enfoncé dans sa propre temporalité et dans sa propre subjectivité.

Pourtant, d'après Leszek Kołakowski, aussi bien le marxisme que la psychanalyse ont créé des outils qui peuvent servir à les soumettre eux mêmes à la critique.

Parce que notre réflexion portant sur la réalité fait aussi partie de cette réalité, pas moins que les autres²⁷.

Comme nous avons pu remarquer, c'est le pluralisme des points de vue qui a été la conséquence du déterminisme. En quoi consiste donc l'ironie aujourd'hui ? Richard Rorty a écrit :

J'emploie « ironiste » pour désigner le genre de personne qui regarde en face la contingence des ses croyances et désirs centraux : quelqu'un qui est suffisamment historiciste et nominaliste pour avoir abandonné l'idée que ses croyances et ses désirs centraux renvoient à quelque chose qui échapperait au temps et hasard²⁸.

Rappelons que ce type de relativisme ne pouvait apparaître ni chez Marx ni chez n'importe quel autre maître de la philosophie du soupçon, la posture

²⁵ *Op. cit.*, p. 28.

²⁶ S. Žižek, *Marx après les marxistes*, dir. M. Vakaloulis, Paris, Harmattan 1997, p. 357.

²⁷ Dans l'article « Kapłan i błazen. Rozważania o teologicznym dziedzictwie współczesnego myślenia », « Twórczość » 1959, październik.

²⁸ R. Rorty, *Contingence, ironie, solidarité*, trad. de l'américain par P.-E. Dauzat, Armand Colin, Paris, 1993, p. 15.

critique étant une posture prise au sérieux et le combat pour la vérité mettant celui qui combat en dehors de tout soupçon. Il n'y a que la littérature qui soit capable de présenter et même de résoudre cette inéluctable aporie qui accompagne les philosophes ironistes, puisque la vérité de la littérature réside dans la fiction, un phénomène qui abolit par principe le problème de raison, d'autorité et de critique et qui redonne au sujet parlant le statut de joueur jouant avec son propre discours.

Raymond Aron trouvait que le charme des écrits de Marx résidait dans les inconséquences et que la recherche des conséquences dans toute son œuvre prendrait aux intellectuels des siècles entiers. Mais Aron a dit également que les marxistes étaient capables de résumer le « diamat » (« le matérialisme dialectique ») en une demi-heure. Quant à moi, j'ai mis une demi-heure pour montrer cette aporie ironique dans laquelle s'est trouvé l'homme qui ironisait sur tout le monde, sauf sur lui-même.